



T4-00112
713190
philo

Filière : B/L

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Avec Le Lion, la sorcière blanche et l'armoire magique, C. Lewis

modernise le thème du passage entre les mondes : pour passer de l'Angleterre des années 1940 au monde de Narria, il faut passer par l'armoire. Il existe ici deux mondes presque totalement indépendants et autotomes, chacun ayant sa propre histoire, sa propre cohérence. Parler de monde ne signifie donc pas parler d'univers totalement étanches l'un à l'autre : le passage entre les mondes est un topos de la littérature, avec notamment l'anabase et la catabase, passages du monde des vivants au monde des morts. Mais parler de monde ne signifie pas non plus parler d'une totalité au sens où peut être employé le mot univers : on peut concevoir un extérieur au monde, comme on le voit avec la coexistence des deux mondes de Lewis. Le monde est certes conçu comme une totalité, mais totalité de quoi ? Le monde s'emploie dans des sens très divers, du sens cosmologique au sens sociologique (monde de l'art, monde politique). Il renvoie à une totalité ayant une certaine unité, à un tout cohérent. Et ce qui n'appartient pas à cette unité est extérieur au monde. Le monde est borné, du fait de sa cohérence interne. Parler de monde au sens social, comme par exemple avec le « monde politique », c'est parler d'une sphère sociale fonctionnant de manière autonome, possédant des critères permettant de la différencier des autres sphères sociales. En bref, le monde se définit autant par sa cohérence interne que par ses limites. Quand donc on se demande ce qu'il faut pour faire un monde, on se demande donc ce qu'il

faut, c'est-à-dire quels critères sont nécessaires, pour qu'on puisse qualifier un objet de monde. ~~que faut-il~~ À quelles conditions peut-on parler de « monde politique » ? L'expression « monde politique » renvoie-t-elle d'ailleurs au même sens que le mot monde utilisé par Lewis ? Ce n'est donc pas tant la question des choses à réunir pour fabriquer un monde qui se pose : le mot faire ne renvoie pas ici à la signification artisanale. Faire un monde, c'est constituer une unité à partir d'une totalité, dont il faudra voir si elle est finie ou infinie ; qu'est-ce qui nous autorise à dire d'un ensemble de choses qu'il est un monde, qu'il est donc autonome, à ses propres règles et est indépendant des autres mondes ? Chercher les critères nécessaires à cela peut se faire tout à la fois par la recherche de critères unificateurs et ~~délimitateurs~~ limitatifs : on peut dire qu'une chose est monde en vertu de ses caractéristiques internes ou en vertu de ce qui la sépare du reste, de ses frontières. Quels sont les critères pour qu'on puisse qualifier un ensemble de monde ? Il y a d'abord la question de la limite : un monde est autonome, il faut s'intéresser à ses limites et voir s'il est définissable à partir d'elles. Mais le monde se construit aussi de façon interne, il lui faut une cohérence. Ce qui permet de faire un monde, n'est-ce pas des règles valant universellement dans ce monde ? Ou un principe fondateur ? Enfin, un monde n'est jamais totalement séparé d'un autre monde. Il faudra observer si, bien que les mondes soient séparés, il n'y a pas néanmoins une partie commune entre eux, sans quoi ils ne seraient pas mondes.

Dans La guerre des mondes, H. G. Wells emploie le mot monde au sens de planète. Les martiens font la guerre aux terriens, deux mondes séparés totalement autonomes et sans contact s'affrontent. Le monde est souvent employé dans le sens du

not sphère : le monde politique est analogue à la sphère politique. L'idée est de dire qu'un monde est dor sur lui-même : comme dans le roman de H.G. Wells, les mondes sont comme différentes planètes très clairement séparés. Cette conception du monde comme sphère indique qu'une caractéristique apparemment essentielle au monde est sa frontière. Une sphère, en effet, n'est définie que par sa surface. Faire un monde, c'est donc créer une frontière. Ce qui fait qu'un monde est monde est le fait qu'il soit clos, délimité, et que ce qui appartient au monde n'en sorte pas : tout ce qui émerge de la sphère politique est politique. Pour faire un monde, il faut donc en même temps une frontière et une forme de maintien de cette frontière.

Mais comment peut-on délimiter la frontière du monde, si c'est bien ce qui le définit en première approche ? Il y a en fait deux approches possibles. Ou bien on définit ce que renferme la totalité du monde, ou bien on définit ce qui le différencie des autres mondes. Platon adopte les deux approches dans le Gorgias lorsqu'il se demande comment définir le savoir. En particulier, il discute de la thèse selon laquelle un chariot n'est rien d'autre que la somme de ses constituants, c'est-à-dire une roue, un essieu etc. ~~Le premier problème soulevé~~ Mais définir le ~~le~~ chariot ainsi, ce n'est pas le définir de façon à dire pourquoi il s'agit d'un chariot : la définition n'apporte rien et est tout à fait contingente. De même, définir le monde par l'ensemble de son contenu, donc du même coup par l'ensemble de ce qu'il n'est pas, ne nous donne pas ce qui fait que ce monde est monde. Un monde ne se réduit pas à une collection de choses, il faut quelque chose en plus. La présence d'une frontière, ^{par énumération} c'est-à-dire ce qui appartient et n'appartient pas au monde, ne suffit pas à faire un monde. Deuxième approche développée par Platon : définir une chose, c'est savoir la différencier du reste. Il prend l'exemple de la façon dont on peut définir l'un de ses interlocuteurs : il a le nez connu, c'est un signe distinctif. Mais cette thèse est aussitôt réfutée : pour différencier en fonction d'un critère en vue de parvenir à une définition, il faut d'abord savoir que l'objet en question se différencie des autres en fonction de ce critère : il faut donc isoler l'objet, ~~le savoir déjà~~ le connaître déjà. De même, on ne peut pas dire qu'un monde est ~~constitué~~ tel en vertu d'une frontière, car cela supposerait d'abord

l'idée du monde en question. Penser qu'une série d'objets appartient au même monde en vertu d'une propriété servant de frontière, c'est savoir que cette frontière est pertinente pour définir le monde, qui présente donc: on définit d'abord le monde puis sa frontière. Donc la frontière ne fait pas un monde.

Pour faire un monde, une frontière qui sépare ne suffit donc pas. ~~Il faut~~ Peut-on alors envisager un signe distinctif? Quelque chose qui ferait que ce qui possède telle propriété appartient au monde? Il s'agit ici de faire un monde à partir d'une cohérence interne, d'une sorte de règle qui ~~le~~ différencierait ses constituants du reste des choses. Dans le Tractatus logico-philosophicus, Wittgenstein définit ainsi le monde comme étant tout ce qui a lieu ~~Il s'agit d'une~~. Le monde est donc constitué de faits et non de choses d'objets. Et Wittgenstein définit le fait comme « la persistance d'un état de choses ». Tout ce qui répond à cette définition du fait appartient donc au monde, et uniquement ceci. Le monde reste donc une collection mais collection de faits, non pas de choses. ~~En effet, les choses~~ Il est possible dès lors de faire une description du monde, d'en former des images. Les choses en elle-même ne sont pas toujours descriptibles, seules leurs relations le sont. Une chose peut en effet être composée, c'est-à-dire composée d'autres choses, au simple, irréductible. Et on ne peut parler d'une chose simple: elle ne s'explique pas, puisqu'elle est simple. Par conséquent, si je parle de monde, je ne peux parler de choses: les choses se montrent, elles sont indescriptibles. Le monde est ainsi collection de faits: parler d'autre chose, c'est parler de choses inconcevables, c'est parler de vide. Dès lors, Wittgenstein peut écrire que « les frontières de mon langage sont aussi les frontières de mon monde. » Le monde peut effectivement se définir par une frontière, mais cette frontière n'est pas frontière du sens de barrière ou au sens de propriété distinctive: et elle n'est pas obtenue empiriquement mais déductivement, ce qui lui permet d'échapper à l'objection du Urbetete. Pour faire un monde, il faut donc un ensemble de faits dont on puisse parler. Le monde se définit ~~il~~ par une propriété.

Mais tout cela laisse de côté ce qui définit la cohérence du monde. Wittgenstein nous permet certes d'en parler, mais son analyse ne s'applique qu'à un sens particulier du mot monde

Filière : BIL

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

très différent du sens employé lorsqu'on évoque le « monde politique ». On n'a donc pas encore trouvé de critère constitutif permettant de dire ce qui fait d'un ensemble un monde.

Pour faire un monde, il ne faut pas seulement un critère distinctif permettant de faire frontière. Il faut une cohérence interne au monde.

Examinons ce qui se trouve derrière l'idée de monde social : monde politique, monde scientifique, monde de l'art... Tous ces mondes se caractérisent par la présence de normes : chaque monde a ses propres normes et ce qui répond aux normes appartient au monde. Ce qui suit les normes scientifiques appartient au monde scientifique, dans les Raisons Pratiques, Bourdieu s'intéresse sur ce qui permet de parler d'unité pour tel ou tel champ social. Il met en valeur différents critères permettant de caractériser les conditions nécessaires pour parler de monde : ce qu'il nomme champ artistique ou scientifique est analogue au monde artistique ou scientifique. Tout d'abord, la présence d'un habitus : les hommes du champ pensent et agissent en fonction de normes sociales intériorisées. Pour qu'il y ait monde, il faut qu'il y ait normes : c'est ce qui fait la spécificité des mondes. Mais il faut que ce monde soit reconnu comme tel : il ne suffit pas d'une cohérence à un groupe social par les normes pour parler de monde, il faut que ce groupe soit reconnu comme tel. On a alors un monde autonome. La construction d'un monde social se fait donc autant grâce à des caractéristiques internes que par une construction

externe. Le monde artistique doit ainsi avoir une certaine légitimité conférée par des institutions reconnues comme légitimes. S'il n'y avait l'habitude, parler de monde social serait donc parler d'une construction artificielle. Mais tout le problème ici est de savoir si l'habitude préexiste au groupe ou s'il lui succède: a-t-on d'abord un monde d'après comme scientifique puis des normes de groupe, ou parle-t-on de monde à cause des normes? Les normes sont toujours changeantes. Ce qui définit un monde social, c'est donc davantage un processus d'étiquetage que la cohérence interne. Pour faire un monde social, il faut une construction externe.

Cette analyse ne vaut pas pour le monde dont parlait Wittgenstein, le monde pris dans son sens le plus large comme étant tout ce qui existe (Wittgenstein limitant le monde aux faits). ~~Mais pour parler de monde~~ Le monde dans ce sens-là a certes toujours des lois: les lois physiques semblent consubstantielles au monde. Mais leur diversité nous indique que ce n'est pas ce qui fait l'essence du monde: les physiciens distinguent quatre lois physiques, auxquelles on pourrait éventuellement ajouter des lois logiques. Pour faire un monde, il ne suffit pas d'avoir un ensemble muni de lois, frontières ou pas. On peut concevoir une partie du monde où la loi de la gravitation ne s'appliquerait pas: elle ne serait plus universelle, mais pour autant cette partie du monde resterait une partie du monde la loi de la gravitation n'est pas ce qui définit le monde. On peut donc plutôt chercher s'il n'y a pas un principe au monde, un principe fondateur. Pour avoir un monde, il faudrait donc un ensemble et un principe qui fonde l'unité, l'essence de cet ensemble. Jean Piaget, dans Vérité et Mensonge au sens extra-mondal, montre que notre tendance à chercher des principes fondateurs, qu'ils soient le Bien, la Volonté ou autres concepts, n'est qu'une manifestation de notre incapacité à nous satisfaire du monde tel qu'il est. Il n'y a pas de monde derrière le monde, de monde des idées derrière le monde des apparences: les "apparences" sont le monde. Le monde est donc divers, toujours fluctuant, et chercher un principe unificateur vient de

notre ~~besoin de~~ simplification ~~de~~ monde, ~~besoin~~ tendance utile pour l'action permettant de survivre, mais prompt à créer des illusions. Il n'y a pas de raison de poser un principe au monde, le monde est irréductiblement divers. Rien que le fait que le monde soit pensable comme monde malgré l'absence de principe, comme le fait Heidegger, montre que le principe n'est pas consubstantiel au monde, qu'il ne lui est pas nécessaire.

Voyons maintenant si la ~~notion de~~ frontière est nécessaire pour faire un monde. Car le monde, employé dans le sens qu'on vient de voir, renvoie à une totalité et semble infini, dans le temps comme dans l'espace. Mais parler de monde dans ce sens-là est-il justifié? Le mot monde renvoie-t-il ici à quelque chose? Une totalité est bornée, elle renferme ce qu'elle contient: une totalité infinie serait contradictoire. Dans la "Dialectique de la raison pure", Kant s'est tirée de la Critique de la raison pure, Kant s'attaque à cette idée de monde. Elle est à la fois trop grande et trop petite pour être conçue: **Le monde** comme totalité de ce qui existe est en effet trop petit: la raison demande toujours ce qu'il y a au-delà du monde, ce qu'il y avait avant. Mais il est également trop grand: le monde sans limites dans l'espace ou dans le temps est inconcevable, la raison ne peut pas l'embrasser. Elle conçoit le monde comme ~~un objet~~, une totalité renfermant tout ce qu'elle contient, donc ayant des bornes. Par conséquent, le concept de monde ne renvoie à rien de connaissable lorsqu'on l'entend comme totalité de ce qui existe. Ce que nous montre Kant, c'est que pour parler de monde, il faut en avoir une idée adéquate: par conséquent, il ne faut pas espérer tirer une connaissance en examinant l'idée du monde telle qu'elle est ici. Cela ne signifie pas pour autant que pour faire un monde, il faille nécessairement une frontière, une limite: ~~simplement que si on parle on ne peut rien en dire.~~

Le monde ne semble donc pas recourir absolument des règles, des lois, des principes. Le monde social en a certes, mais il est avant tout construit de l'extérieur, ce qui n'est pas possible pour le monde pensé comme totalité des choses ou faits (Kant). Comment, dès lors, caractériser ce qui fait un monde?

On a vu que parler du monde comme totalité absolue ne permettait de rien dire ~~de cet~~ qui puisse devenir une connaissance. ~~Les conditions du monde ne sont elles pas~~ plutôt à rechercher dans ce qui. Mais, si l'on tente de comparer les mondes entre eux, on observe qu'il est impossible de trouver quelque chose qui le permette. Le monde de la politique est étranger au monde scientifique, ils fonctionnent totalement différemment. En fait, les mondes sont incommensurables entre eux. Pascal pense de la même façon trois ordres, dans ses Pensées: il distingue l'ordre des corps, l'ordre de l'esprit et l'ordre de la charité. On peut employer le mot monde pour ordre, c'est l'un de ses sens: le monde spirituel, corporel, intellectuel. L'ordre des corps est irréductible à l'ordre de l'esprit, et inversement: on ne peut obtenir de pensée ~~à~~ à partir de corps, et, de même, on ne peut obtenir de corps à partir de pensées. De même également, l'ordre de la charité (qui se distingue de l'ordre de l'esprit en ce qu'il régit les pensées non raisonnables ayant pour sujet les choses liées à la religion, à la foi) est irréductible aux autres. Ainsi, tenter de démontrer l'existence de Dieu est à la fois ^{incertain} ~~incertain~~ et ^{inutile} ~~incertain~~, car Dieu n'est pas réductible à l'ordre de l'esprit, ^{inutile} ~~incertain~~, or la preuve obtenue ne convaincra personne, la foi ne s'obtient pas par démonstration. Un monde, selon ce modèle, pourrait donc se penser comme l'ensemble des choses irréductibles aux autres mondes. Dès lors, il y a non seulement d'emblée plusieurs mondes, mais encore, une intersection entre eux est possible. L'homme accède aux trois ordres, il existe donc des mondes qui, s'ils sont autonomes et ont leurs propres lois, n'en ont pas moins des éléments communs. La définition du monde par l'incommensurabilité et l'irréductibilité semble donc imposer qu'on ne puisse faire un monde sans autres mondes.

Les mondes semblent donc interdépendants et ne peuvent être pensés que relationnellement. ~~Les~~ L'appartenance à plusieurs mondes à la fois pourrait même être une condition nécessaire aux mondes: il faut qu'ils aient un point de tangence. Dans l'Esthétique de la raison pure, Kant distingue le nomme des phénomènes: le nomme désigne les choses en soi, le phénomène les choses telles qu'elles sont intuitionnées, telles qu'on les perçoit. On peut donc parler avec Kant d'un monde des nommes et d'un monde des phénomènes. En effet, il est impossible de comparer les nommes aux phénomènes: nous n'avons accès qu'à ces derniers, les nommes sont intuitionnés

Filière : B/L

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

à ~~partir~~ travers des catégories de l'entendement, ~~des~~ devenant phénomènes par ce processus. À cela s'ajoutent les formes a priori de la sensibilité que sont le temps et l'espace. Bref, noumènes et phénomènes n'ont aucune raison de coïncider, puisque le phénomène est le résultat issue de l'intuition d'un noumène, ~~qui est toujours~~ ^{qui est toujours} médiat (au moyen des catégories de l'entendement). Mais l'homme est à la fois noumène et phénomène : il est et se représente, s'intuitivise lui-même. Cette double médianité pourrait être nécessaire à l'existence des deux mondes, de noumènes et de phénomènes : s'il n'était que noumène, l'homme ne produirait pas de phénomènes, et les phénomènes dépendent des noumènes. Si les deux mondes sont incommensurables, il semblerait qu'il faille, comme avec les ordres de Pascal, un point de tangence entre les mondes pour qu'il y ait mondes. De fait, pour qu'il y ait incommensurabilité, il faut que les deux mondes soient accessibles à un même sujet pour qu'il puisse établir leur incommensurabilité. Un monde n'est donc jamais totalement clos et fermé aux autres mondes, il faut qu'il y ait un point commun à tous les mondes.

Il y a donc toujours des mondes et un point de tangence. Reste à examiner comment s'élabore un monde : on s'intéresse ici à partir de ce qu'on a acquis précédemment, au processus de création des mondes. Ou bien les mondes ~~est~~ ^{sont} créés ex nihilo, et il faut alors supposer l'existence d'une puissance capable de faire une telle chose, ou bien ils sont élaborés et construits ~~à partir~~ à partir d'éléments préexistants. Si l'on raisonne sur le monde matériel, ^{plutôt} ou sur les choses en général, la présence d'un Dieu créateur semble nécessaire, mais Kant a montré qu'une telle idée du monde comme totalité était illusoire. ~~Si on observe donc comment se constitue un monde tel que~~

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

Mais le monde ne se limite pas à ça. Le monde construit socialement comme interiorisation de façons de penser et d'agir existe également. Or, pour un tel monde, le rôle de la communication est essentiel : c'est elle qui crée le monde en sens. Dans les Investigations philosophiques, Wittgenstein écrit que quand bien même ils parlaient la même langue, un homme et un ~~lion~~ lion ne pourraient pas se comprendre. Ils appartiennent comme à deux mondes différents. Ce n'est pas tant la langue elle-même ^{comme vocabulaire} qui façonne notre appréhension des choses, mais son usage : apprendre une langue, c'est apprendre son usage qui ensuite façonne notre façon de penser. C'est donc par l'échange, le dialogue, que la création d'un monde commun est possible. Le lion et l'homme peuvent très bien avoir vécu dans le même environnement : ce n'est donc pas les contenus des mondes qui diffèrent entre eux, les mondes sont issus des mêmes conditions. C'est le processus de création des mondes qui diffère : pour créer son propre monde, l'homme a appris à utiliser la langue d'une certaine façon, avec des règles grammaticales particulières. Pour faire un monde, il faut donc ici des relations entre différents sujets (pour faire un monde et pas des mondes). L'intersubjectivité permet l'établissement d'un monde. Et ici, les règles sont nécessaires, ce sont elles et non le vocabulaire qui déterminent mon monde.

L'appartenance à un même monde se fait par l'apprentissage de normes communes. ~~On ne peut~~
~~faire un monde.~~

La création de frontières, qu'elles servent de borne au monde ou de critère caractéristique permettant de différencier le monde ~~par~~ des autres pour le faire, n'est pas suffisante pour faire un monde (Platon et Wittgenstein, le tractatus). Les frontières tendent à négliger ce qui fait l'unité du monde, ^{son essence} ~~sa substance~~ : un monde n'est pas un ensemble de faits ou de choses, du moins pas uniquement. Si le monde en tant que groupe social se caractérise par un ensemble de normes et par une reconnaissance externe (Bourdieu), cela ne peut s'appliquer au monde en tant

que tout général (Nietzsche) : ce sens du mot monde, en fait, ne renvoie à rien qui puisse permettre une connaissance (Kant). Dès lors, un monde semble plutôt se créer lorsqu'il y a incommensurabilité d'un ensemble de choses ou de faits avec un autre, cet ensemble ayant sa propre cohérence (Barad). Il faut également un point de tangence pour qu'il y ait une incommensurabilité des mondes (Kant). ~~Le monde~~ Le monde nécessite aussi une relation entre sujets qui le créent eux-mêmes par leur interaction (Wittgenstein) : ce n'est pas tant son contenu qui importe, mais les règles qui vont former les sujets dans leur pensée.

